

tait pas l'esclave d'une famille qui avait des relations avec l'auteur, répondit : "Oui, je leur appartiens et ils m'appartiennent." Elle était, en effet, née dans le domaine et y avait été élevée. La condescendance des maîtres pour eux va quelquefois très loin. Etant en voiture avec un riche planteur, M. Lyell raconte que le cocher nègre arrêta tout à coup. Le maître s'informant de la cause de ce retard, l'esclave répond qu'il a perdu un de ses gants et qu'il faut qu'il retourne jusqu'à ce qu'il l'ait retrouvé. Le maître avait beau dire qu'il était pressé et qu'il voulait aller en avant, l'esclave persévérait dans sa détermination et ne put en être détourné que lorsque son maître lui eût donné ses propres gants, prétendant en avoir une seconde paire dans sa poche.

Les nègres ont coutume de se livrer aux chants et à la danse, le soir après leurs travaux. Dans une des fermes on poussait la précaution jusqu'à faire venir chaque jour environ 40 enfans nègres devant les fenêtres de l'appartement occupé par les maîtres, afin que ceux-ci pussent les voir prendre leurs repas et s'assurer ainsi par eux-mêmes qu'en l'absence des parens occupés aux travaux champêtres, les personnes qui avaient la charge de les nourrir ne détournaient pas pour elles-mêmes une portion de ce qui leur était destiné. Ces esclaves ont chaque jour de la viande. S'ils sont malades, ils refusent souvent de prendre aucun remède autrement que de la main de leurs maîtres. En général, les nègres sont gais et paraissent contents de leur sort. Ils vantent beaucoup la fortune de leurs maîtres et leur propre mérite. Ainsi les domestiques noirs dans les auberges se glorifiaient, l'une de ce qu'elle rapportait à son maître 10 guinées par années, l'autre, un sommelier, de ce que l'aubergiste donnait 30 livres sterling par an pour ses services, etc.

Dans plusieurs des états méridionaux de l'Union, le nombre des noirs dépasse celui des blancs. Dans ces états, le zèle des partisans de l'émancipation a excité de si vives alarmes, que la population blanche a pris les mesures de précaution les plus rigoureuses. Ainsi, en Georgie, un esclave ne peut sortir la nuit qu'avec un passeport où se trouve mentionnée la route exacte qu'il doit suivre et dont il ne peut s'écarter sans risquer d'être conduit au corps-de-garde. A Charleston, il y a constamment un corps nombreux armé et prêt à la résistance en cas de soulèvement. Chaque citoyen doit y servir en personne, ou fournir un remplaçant. Dans la Caroline du Sud, on ne permet l'importation d'aucun ouvrage qui traite de l'émancipation des esclaves, et il est défendu de ramener dans le pays des esclaves qui ont une fois voyagé avec leurs maîtres dans les états qui ne reconnaissent pas l'esclavage.

L'auteur, tout désireux qu'il se montre de voir arriver le moment de l'abolition de l'esclavage en Amérique, regrette avec raison que le zèle imprudent des abolitionnistes quand même ait amené une telle tension des esprits dans les états à esclaves, et fait naître des craintes si vives chez leurs possesseurs. Depuis que les missionnaires du Nord sont venus prêcher contre l'esclavage, les dispositions favorables que beaucoup de citoyens des états méridionaux manifestaient pour son abolition se sont modifiées. On a fait des lois pour défendre de donner de l'instruction aux esclaves, et leur position a visiblement empiré. En fait, la question ne présente pas une solution facile. Les esclaves ont le monopole du travail, et leurs maîtres ne peuvent les renvoyer et sont tenus de les nourrir et de les vêtir. Ils ne sauraient, sans doute, résister à la concurrence du travail libre des blancs; et si l'émancipation soudaine amenait un grand nombre de travailleurs émigrés du Nord ou de l'Europe, la population noire devrait périr et s'éteindre,

comme cela est arrivé pour la race aborigène. Le nombre des esclaves est tel que l'on ne pourrait songer à en rembourser le prix aux propriétaires, comme l'a fait l'Angleterre, et le climat n'est pas assez brûlant pour qu'il ne soit facile aux blancs d'y travailler sans danger. L'auteur croit que l'émancipation n'est possible qu'à l'aide du temps qui, accroissant la population, forcera les propriétaires eux-mêmes à rendre libres leurs esclaves pour substituer le travail volontaire au travail forcé. Or, dès que l'esclavage cesse dans un de ces états d'Amérique, l'expérience a prouvé que la race noire s'affaiblit et que les blancs dominent promptement en nombre. Il est possible que, l'émancipation une fois obtenue, il y ait plus d'efforts à faire pour protéger les nègres contre la faim et l'anéantissement, que l'on en aura employé pour amener cette émancipation.

L'expérience a aussi prouvé qu'il est plus aisé d'émanciper les esclaves que d'élever les noirs au niveau des blancs dans la société. Dans les colonies anglaises où les circonstances étaient les plus favorables, l'on n'avance que bien lentement vers ce but; et quoique la population noire fasse des progrès évidens vers la civilisation et le bien-être, elle est loin d'être regardée, ou de se considérer elle-même, comme l'égale de ses anciens maîtres.

Dans les Etats-Unis du Nord, quoique l'émancipation soit de bien plus ancienne date, les choses sont encore moins avancées dans le sens de la destruction des préjugés contre les noirs. Quoiqu'ils aient des écoles pour leurs enfans, qui, à ce que dit l'auteur, montrent autant d'intelligence que les blancs, quoique plusieurs d'entre eux soient propriétaires et possèdent de grandes fortunes, la ligne de démarcation est aussi tranchée que jamais. Ainsi, quoique les nègres aient, comme les autres citoyens, le droit de voter et soient éligibles à la législature, il n'y a pas d'exemple qu'aucun d'eux ait jamais été élu.

L'auteur raconte qu'un nègre riche de 70,000 livres sterling eut la mortification, peu avant sa mort, de voir refuser à ses fils le droit de parler dans une assemblée qui avait été convoquée sur un objet qui concernait leur commerce. Dans les temples même, où l'égalité devant Dieu de toutes ses créatures semble être le sentiment dominant, l'auteur vit se reproduire l'aristocratie de la couleur, aucun des nègres présens n'osant recevoir la communion avant que tous les blancs fussent revenus à leur banc après l'avoir reçue. A New-York, il y eut même un jour une espèce de tumulte dans une église épiscopale, parce que quelques blancs qui étaient venus tard passèrent après les nègres à la table de la communion. Aucun américain ne veut s'asseoir à table avec un noir bien vêtu, instruit, bien élevé, tandis qu'il ne se permettrait pas la moindre objection à l'égard de l'homme de sa propre race le plus grossier dans ses manières et dans ses sentiments. Cette répugnance ne paraît pas provenir d'une antipathie naturelle de race; car partout où le nègre est esclave en Amérique, les blancs ne craignent point de les attacher à leur personne, de leur faire soigner et nourrir leurs enfans, de les admettre dans leur voiture; en un mot, d'agir envers eux avec la plus grande familiarité. De plus, on ne rencontrerait pas à tous momens, s'il en était ainsi, des preuves vivantes d'un rapprochement fréquent entre les deux races.

L'auteur compare cette séparation morale des noirs affranchis et des blancs, à ce qui s'est passé en Europe après l'émancipation des serfs. Il remarque qu'il s'écoula bien des générations avant que les serfs émancipés, quelque riches ou habiles qu'ils fussent, arrivassent à l'égalité avec leurs anciens maîtres. Peut-être, dit-il, n'y seraient-ils même jamais parvenus, s'ils avaient porté de